



ADVENIAT REGNUM TUUM

LA JOURNÉE

Une importante dépêche de Rome nous résume le parti d'un Livre Blanc qui concerne les conflits soulevés par M. Combes pour provoquer la rupture avec le Saint-Siège.

La mauvaise foi de M. Combes ressort avec une évidence écrasante.

Aucune communication n'a été faite des résolutions adoptées dans les réunions que viennent de tenir les cinq cardinaux.

Un Conseil des ministres a été élu le règlement d'administration publique sur l'inventaire.

On communique aujourd'hui le texte du règlement international adopté par les puissances et excepté par la Turquie pour les affaires de Macédoine.

A la suite de la démission de la Commission administrative de la Bourse du travail, de vifs incidents s'y sont produits hier.

Le procès des antimilitaristes devant la Cour d'assises de la Seine continue à être un étalage scandaleux de doctrines les plus antipatriotiques.

ÉTRANGER. — On ne sait encore rien de précis sur la date de la conférence marocaine.

La France a envoyé un ultimatum au président Castro.

Les nouvelles de Moscou sont moins désoleuses.

La loi de séparation soulève un grand nombre de difficultés d'ordre juridique. Beaucoup ne pourront être résolues qu'après le règlement d'administration publique et par la jurisprudence qui va s'établir. Nous répondons cependant, dans la mesure du possible soit par lettre à ceux de nos correspondants qui nous posent des questions d'intérêt personnel, soit, provisoirement, dans le Bulletin des Congrégations (1) à ceux qui nous adressent des demandes d'intérêt général, car on comprendra facilement qu'il ne nous serait pas possible de le faire dans la « Croix » à cause de l'encombrement considérable qu'entraîneraient ces réponses. Lorsque, la situation s'étant précisée, nous aurons reçu les instructions de Rome et de nos évêques, nous créerons probablement un organe spécial ou transformerons le « Bulletin des Congrégations » en une revue répondant aux nécessités nouvelles.

P. F.-V.

En réponse à de nombreuses demandes du lecteur de « Livre Blanc du Vatican », quel nous parvenant de partout, nous prions tous ceux qui désirent ce document d'observer qu'il n'a pas encore paru. Les deux analyses que nous avons publiées des résolutions de bonne source, nous le ferons lui-même n'a encore été communiqué à personne.

Qu'on veuille donc bien prendre patience.

(1) L'abonnement au Bulletin des Congrégations est de 5 francs par an.

PROPOS DE RUSSIE

Les télégrammes qui nous arrivent chaque jour de Russie contiennent le récit de désordres effroyables. Heureusement, il est rare que le lendemain ou le surlendemain on a vu d'exagération ne vienne pas en diminuer notablement l'importance. Ces démentis, portant sur une partie plus ou moins considérable des informations alarmantes, se produisent, espérons-le, à propos des événements de Moscou, comme précédemment à propos de ceux d'Odessa.

Il n'en est pas moins vrai qu'il se passe quelque chose de grave dans l'empire du tsar. Nous avons beau dire en ouvrant les feuilles chaque matin qu'il faut prendre et laisser de tout ce qui nous est mandé de là-bas, nous vivons dans l'angoisse pour les alliés à qui M. Rouvier a solennellement affirmé, l'autre jour, notre fidélité.

Aussi tout bon Français qui à l'occasion de rencontrer une personne arrivant de Saint-Petersbourg ou de quelque autre point de la Russie a-t-il pu se poser cette question :

— Eh bien, cela va mal chez vous ?

— Hélas-ah-ou de la coastater : jusqu'à présent, la réponse a toujours été rassurante.

Un industriel qui revenait de visiter une usine qu'il possédait en Pologne nous affirmait, il y a quelques jours, que les troubles de cette région, si éprouvés d'après les nouvelles de source allemande ou anglaise, sont loin d'avoir revêtu le caractère terrifiant que celles-ci leur prêtent.

Une dame qui a quitté la semaine dernière Saint-Petersbourg nous disait :

— La capitale de la Russie est tranquille. Le seul signe auquel les habitants peuvent s'appuyer qui nous ne vivons pas dans un temps normal, c'est l'absence des mendicants qui ne demandent pas, mais exigent.

Un érudit écrivain, qui vient d'accomplir à Saint-Petersbourg une mission scientifique, nous parlait à peu près dans le même sens. Nous lui avons demandé :

— Mais si les manifestations révolutionnaires sont moins graves qu'on nous l'écrit, peut-on en dire autant de la situation politique ? L'empire n'est-il pas sérieusement menacé ? Qu'en pensez-vous à la cour et dans le monde politique ?

Notre interlocuteur, qui a fréquenté la haute société russe pendant un séjour de plusieurs mois, et qui a observé et écouté avec la finesse que lui donne sa haute culture, nous a ainsi répondu :

— La Russie paraît être vraiment, à certains points de vue, dans une situation analogue à celle où se trouvait la France à la veille de la Révolution.

La haute société et la bourgeoisie méconnaissent leur existence habituelle. Les théâtres ne chôment pas, les fêtes mondaines n'ont guère diminué en nombre ni en éclat, et il est peu de signes extérieurs, sauf dans les moments d'échouffourée, auxquels on puisse s'appuyer de la réalité. Mais les hommes politiques avisés qu'on interroge vous confient tout bas leurs inquiétudes. M. Witte est débordé. M. Dournovo a perdu tout espoir, et le général Trépoff n'est pas bien sûr qu'avec pleins pouvoirs et par l'emploi des moyens les plus énergiques, il enrayerait le mouvement révolutionnaire très réel.

— Et le tsar ? sait-on ce qu'il pense ? connaît-on ses plans ?

— Le tsar ? Écoutez l'anecdote qui se raconte dans les salons diplomatiques et dont une personne digne de loi garantit l'authenticité : vous serez édifié.

L'impératrice douairière, alarmée comme tous les gens clairvoyants de la cour, s'ouvrit récemment à son fils du souci qui lui donnait l'état des choses.

— Il me semble, lui dit-elle, que vous ne prenez pas toutes les mesures qu'il faudrait pour assurer le salut de la dynastie et la mission des institutions de la Russie. Elles vous paraissent résolues par vos principaux conseillers ?

— Que vous proposent les ministres quand ils s'entretennent avec Votre Majesté des dangers qui menacent l'empire ? Elles-

PROPOS DE RUSSIE

vous d'accord avec eux ou répugnez-vous aux avis qu'ils vous donnent ?

Le tsar fut à moment sans répondre. Il paraissait las et accablé. Enfin il se ressaisit et affirma qu'il travaillait utilement chaque jour avec ses ministres et que des entretiens qu'il avait avec eux surtaient des résolutions qui sauveraient la Russie.

Comme l'impératrice douairière restait sceptique et anxieuse, il lui offrit d'assister le jour même à la réception des ministres dans le cabinet impérial.

Maria-Feodorovna accepta.

Cachée derrière une tapisserie, elle vit son fils recevoir tour à tour M. Witte, M. Dournovo, le comte Lamsdorf, le général Trépoff et plusieurs autres hauts fonctionnaires et dignitaires, et elle l'entendit approuver les propositions et les conseils de chacun de ceux qui se présentaient, alors que tous ces avis étaient en contradiction formelle les uns avec les autres.

L'audience terminée, le tsar se précipita vers l'endroit où se tenait sa mère, leva en portière qui le dissimulait et, d'un air satisfait, lui cria :

— Eh bien ! Êtes-vous contents de votre fils ?

Pour toute réponse, l'infortunée veuve d'Alexandre III se mit à sangloter et fondit en larmes.

— L'empereur, conclut mon interlocuteur, est la botte même. Mais s'il veut le bonheur de son peuple en même temps que le salut de la monarchie russe, il est, comme Louis XVI, trop irresolu pour prendre les décisions nécessaires qui les obtient.

Il va des réformistes aux réactionnaires et inversement, tantôt abandonnant à ceux-ci le comte Witte, qu'il sait peu populaire, parce que trop ami de la haute finance et des juifs, tantôt s'en remet à l'homme dont l'énergie est célèbre, pour réprimer les excès tout en accordant les réformes réclamées par les intellectuels. Il regrette parfois M. Ignatieff, chef des ultra-conservateurs dont il s'est séparé brutalement, et parfois prend une mesure libérale qui déçoit les partisans de l'absolutisme.

Dans ces conditions, sans perdre tout espoir de voir la Russie se réformer pacifiquement en poursuivant la voie dans laquelle le tsar l'a fait si brutalement entrer avec l'établissement de la Douma et quelques autres mesures libérales, on peut craindre que le génèreux souverain qui devait être le garant de l'union de son peuple, à l'exécution de la grande œuvre entreprise, n'en soit empêché.

Aux maux de quelle révolte tyrannique tombera alors la Russie, ou bien de quels excès préparés par les meneurs internationaux ne sera-t-elle pas victime ?

Voilà des paroles sévères, trop sévères, espérons-le. Nous n'avons pas hésité à les reproduire parce que nous avons le scrupule d'enregistrer, pour renseigner les lecteurs de la Croix, toutes les informations qui nous parviennent de bonne foi. Nous voulons croire, malgré tout, que la crise qui atteint la Russie aura un dénouement heureux et que Dieu donnera au bon empereur, qu'animent les plus pures intentions, les lumières dont il a besoin pour surmonter les difficultés qui hérissent sa périlleuse mission.

J.-J. C.

UN ANGE

Les vrais anges du ciel n'ont pas de poids, étant pure esprit. Mais l'ange des Amériques, qui est un être matériel, remplissant fort bien le rôle de gardien auprès des personnes qui le lisent, pèse 131 grammes. Actuellement nous avons expédié 41 500 exemplaires. C'est donc un poids total de 5 415 000 — 7515 kilos. Les ouvriers chargés de trente-huit mille exemplaires de ce nouveau livre de 2000 kilos d'Anges des Amériques, se hâtent d'envoyer les commandes, nous remerciant de leurs envois et de leur quantité camionnée si vite.

Voilà plus loin les minimes prix d'envoi.

Excellent pensée, en renouvelant ses abonnements, de joindre 1 franc pour recevoir le « Mutuel français », très utile à consulter au moment où mutualité prend un si large développement.

Gazette

SANS PUEUR

Nous avons annoncé en son temps la façon odieuse dont les administrateurs de l'hospice de Vendôme avaient laïcisé cet établissement.

Or, dans un hameau situé à une certaine distance de la ville est une école enfantine qui était tenue jusqu'ici par deux Sœurs détachées de l'hospice et y rentrant chaque soir.

Tout en chassant les religieuses de l'hospice, l'administration aurait voulu garder celles de l'école à cause d'un legs de 150 000 francs attaché à cette école pour le temps où elle sera dirigée par des religieuses et qui devra être rendu à la famille du testateur dès que les Sœurs seront parties.

Les Filles de la Sagesse ont fièrement repoussé le honteux marché qui leur était proposé.

Il est regrettable toutefois que ce soient les contribuables qui payent les frais de cette leçon de dignité si magistralement donnée aux sectaires.

TROP MALIN

M. Sébastien Faure convoqué par d'immenses affiches Paul Déroulède à une grande réunion contradictoire. Naturellement, la réunion est payante et au profit dudit Sébastien Faure.

C'est une malice connue de fil blanc dont l'orateur anarchiste est coutumier. Dans toutes les villes où il passe il se sert, même à leur insu, du nom des personnalités en vue dans la localité pour faire de la réclame à ses conférences, et encaisse une grosse recette, le prix d'entrée s'élevant parfois jusqu'à 1 fr. 50 et 2 francs.

On gigne de l'argent comme on peut. Ce n'est pas parce qu'on est anarchiste que l'on dédaigne les petits profits, mais nos amis sont avisés. Partout où M. Sébastien Faure voudra employer son procédé, ils feront comme M. Paul Déroulède et les Parisiens, ils ne couperont pas dans le panneau.

L'INFLUENCE DU THEATRE

Un événement dramatique vient de se produire au Cercle national de Budapest, pendant la représentation du *Maire de Forges*, de Georges Ohnet :

À la fin du premier acte, une détonation retentit dans les rangs des spectateurs. Quand la fumée du coup de feu se dissipa, chacun put voir un homme perdant le sang en abondance, que l'on emportait : il avait une blessure à la tête.

Des médecins appelés en toute hâte furent unanimes à dire que la blessure était mortelle.

Le malheureux, qui pouvait encore parler, dit qu'il avait un petit commerçant de Hol'ok (Hongrie), et que depuis des semaines il était hanté par l'idée du suicide, par suite d'ennuis domestiques. Les lamentations de l'acteur lui avaient fait voir la vie encore plus en noir, et il s'était tiré un coup de revolver pour en finir avec la vie.

Le malheureux mourut quelques instants après.

Qu'on vienne nier après cet exemple l'influence des spectacles sur les auditeurs !

CHRONIQUE DE LA PRESSE

Les questions relatives à la presse, aux journalistes, à leurs succès, à leurs querelles, à leurs inventions, constituent en notre temps une sorte de sport à part que beaucoup de gens soucieux de l'avenir désirent suivre.

La Croisade est un recueil qui contient tout ce qui concerne la Bonne Presse, tout ce qui est relatif à sa propagande (hebdomadaire), 8 pages à 2 colonnes ; 1 fr. 50 par an.

La semaine, la Chronique de la Presse, contient toute la Croisade et s'occupe, en outre, de toute la presse contemporaine, de la mauvaise à la bonne, des journalistes, et de leurs méfaits ; il y a lieu, enfin, de reproduire les polémiques des ennemis de l'Eglise, en vue des lecteurs qui ont mission d'être au courant, aussi n'est-elle pas destinée à toutes les mains.

On y trouve également des citations d'articles doctrinaux et les controverses impor-

LE PÉRIL IMMINENT

Nous n'avons plus à nous le dissimuler, il se passe à la Cour d'assises quelque chose de très grave et très effrayant : si toutes les cités françaises ne se mettent pas, au lieu et place du gouvernement qui ne fait pas son devoir, en travers de la propagande antimilitariste et antipatriotique, le péril de son triomphe est imminent.

Les antimilitaristes et les antipatriotes ont envahi l'enceinte du Palais de Justice ; ils ont transformé la Cour d'assises en réunion publique, où les doctrines d'assassinat et de désertion ont été audacieusement prêchées :

— Le *Pioupoupi de l'Yonne*, a déclaré hautement son rédacteur Monest, conseiller municipal d'Auxerre, a fait une propagande et est certain qu'en cas de grève, le 4^e de ligne mettrait la croix en l'air.

Et il a ajouté :

— D'ailleurs, nous, les réservistes, nous n'irons pas à la caserne, même si la guerre était déclarée.

— Vous seriez condamnés comme déserteurs, observe le président.

— Nous verrions alors ceux qui, les premiers, passeraient la frontière, répond le témoin érogant et menaçant.

Le nommé Veillard, secrétaire de la Fédération des héraucens de France, dit effrontément (je veux croire qu'il ment ; mais le trouble répandu dans les courvaux par l'infâme propagande est tel que je ne sais plus...) :

— Je me porte garant qu'en cas de guerre les 35 000 héraucens répartis dans les 22 départements qui font partie de la Fédération marcheront pas contre leurs camarades d'Allemagne.

Le « Livre blanc » du Vatican

(Par dépêches de notre correspondante Rome.)

Les quatre derniers chapitres du *Livre blanc* présentent un intérêt extrême. C'est l'historique documenté de conflits qui précèdent ou produisent la séparation ; la *Nobis nominavit*, les nominations épiscopales ; la visite du président de la République à Rome, la question de Laval et de Dijon ; sur tous ces points le *Livre blanc* publie des renseignements encore inédits qui font de ce livre une page historique de premier ordre. Malgré une rédaction extrêmement serrée, les faits parlent d'eux-mêmes et constituent un réquisitoire écrasant pour M. Combes.

Des le 21 décembre 1902, M. Combes souleva la question de la suppression du *Nobis* dans les bulles épiscopales. Le 9 mars, le Vatican lui envoya un long mémoire, figurant aux documents du *Nobis* depuis le Concordat et mentionné notamment un décret rendu par M. Thiers le 27 septembre 1872.

Le 21 mars 1903, M. Combes, dans un discours au Sénat, saisit l'occasion de cette question et ne fait pas même allusion au mémoire qui a reçu de Rome et du décret de M. Thiers mentionné dans ce document. Il donne de plus à la suppression du *Nobis* une signification telle que la Presse ne pouvait plus admettre purement et simplement la suppression du *Nobis* sans altérer la doctrine catholique.

Le Saint-Siège cependant, se déclarant indifférent à une question de mots, pourvu que la doctrine soit sauve, présente successivement diverses solutions.

Ce n'est pas que l'acteur n'ait eu de notes consacrées enfin un procédé suggéré par le Saint-Siège.

Le *Nobis* est supprimé dans les Bulles, mais le président de la République demande désormais l'insertion canonique pour des évêques dans des lettres patentes portant la formule : *Nobis nominavit et presentibus à Votre Sainteté*.

Le conflit du *Nobis nominavit* échouait ainsi à M. Combes. Mais le 23 décembre 1902, cet avait surgi un autre qui avait soin de rendre insoluble. Il informa le Nonces des nominations décidées par le gouvernement pour Mourienne, Bayonne et le siège vacant par le transfert de son titulaire à Bayonne. Le 9 janvier le Nonce communal à M. Combes la réponse du Saint-Siège.

Le candidat pour Mourienne notamment, plusieurs fois présenté déjà, avait été toujours refusé. Dès le 30 janvier, M. Combes fait parvenir au secrétaire d'Etat une note comminatoire dans laquelle il se refuse à donner l'insertion canonique aux candidats du gouvernement, celui-ci s'obstinerait désormais de nouvelles nominations.

Le discours du 23 mars au Sénat proclama ce principe notoirement : tous ou personne et à propos de l'insertion canonique, M. Combes présente, le 27 septembre 1903 par l'évêché d'Alger un ecclésiastique de 76 ans, que la direction des cultes même trouve inacceptable. Une nouvelle note réclame le 5 janvier l'insertion canonique pour les sujets proposés pour Nevers et Vannes.

Le Pape accepte pour Nevers et refuse pour Vannes. Le 19 mars, une note de M. Combes renouvelle le principe : tous ou personne et à propos de l'insertion canonique, M. Combes présente, le 27 septembre 1903 par l'évêché d'Alger un ecclésiastique de 76 ans, que la direction des cultes même trouve inacceptable. Une nouvelle note réclame le 5 janvier l'insertion canonique pour les sujets proposés pour Nevers et Vannes.

Le Pape accepte pour Nevers et refuse pour Vannes. Le 19 mars, une note de M. Combes renouvelle le principe : tous ou personne et à propos de l'insertion canonique, M. Combes présente, le 27 septembre 1903 par l'évêché d'Alger un ecclésiastique de 76 ans, que la direction des cultes même trouve inacceptable. Une nouvelle note réclame le 5 janvier l'insertion canonique pour les sujets proposés pour Nevers et Vannes.

Des répliques et contre-notices suivent le 30 mars et le 23 avril. Celle-ci reste sans réponse. Mgr Lorenzelli avait en vain demandé une forme la plus satisfaisante, puis, à l'expiration des délais, M. Combes avait l'entente, M. Combes épile toute entrevue.

Ce conflit des nominations épiscopales était le moyen infaillible d'arriver à la rupture. Il inaugure de fait le régime de la séparation sous la forme la plus intolérable, puis, il empêchait les nominations épiscopales. Restait seulement à trouver une occasion pour consommer la rupture. M. Combes voulut la trouver dans la visite de M. Loubé à Rome et dans l'affaire de Dijon et Laval. Qui l'ins insipidement le *Livre Blanc* reconnaît que, dans la première affaire, le Pape, respectant la liberté politique extérieure française et non hostile au rapprochement franco-italien sauvegardait seulement les intérêts essentiels de l'Eglise ; qu'une protestation correcte ne pouvait entraver la rupture ; que le Conseil des ministres français se bornait, en effet, le 6 mai, à une note après laquelle l'incident était

AUTOUR D'UN CRIME

Mais une réflexion suivit presque aussitôt, de nature moins tranquillisante : en supposant que M. de la Trémère fût, en effet, sorti avec Blanche et même avec Mme Laperrine, il était inadmissible qu'il n'y eût pas eu quelque un la Castagnet, le cuisinier ou le femme de chambre. Que signifiait donc cette solitude, ce silence de mort ?

Le sang battait à coups redoublés aux tempes de Gérard. Il se remit à sonner avec rage, avec frénésie, en même temps qu'il enfilait.

— Hé ! quelqu'un !... vous ne m'entendez donc pas !... Père, père !... Blanche, c'est moi, Gérard !...

La maison demeura muette, le jardin resta désert.

Mais au bruit, la porte de l'habitation voisine s'ouvrit et une vieille paysanne parut sur le seuil.

Elle demeura quelques secondes sans rien dire, regardant Gérard avec beaucoup d'attention, comme quelqu'un qui fait un effort de mémoire. Mais lui, déjà, marchait vers elle.

— Enfin quelqu'un ! avait-il dit. Je vais donc savoir...

La bonne femme recula, comme apeurée, que main sur le battant de sa porte, prête à le reformer.

— Qui demandez-vous ? interrogea-t-elle.

— N'ayez pas peur, voisine, répondit Gérard. Qui te demandait ? Eh ! c'est bien simple : je demande mon père. Je demande ma tante. Je demande ma famille enfin : je je suis Gérard de la Trémère !...

— Jésus Dieu murmura le paysanne en joignant les mains.

Sans rien ajouter, elle descendit avec lenteur les deux marches de pierre posées de guingois devant sa maison. Arrivée tout près du jeune homme, elle lui posa familièrement les deux mains sur les épaules, le dévisagea et dit d'une voix sourde :

— Oui, c'est toi !... c'est bien toi !... Pauvre peul !...

Gérard resta surpris, mais surtout il se sentait bouillir d'impatience... Il allait presser de questions, un peu rudement, la bonne vieille, quand soudain il pâlit : il venait de voir, stupéfait, deux larmes couler lentement des yeux rougis de la paysanne sur ses joues ridées. Et même temps elle répétait :

— Pauvre, pauvre petit !...

Dés lors, Gérard ne dut plus ; un malheur s'élevait devant lui... Mais le quel ?

— Écoutez, bonne mère, dit-il avec douceur ; c'est bien de me pleurer, vous qui paraissez parfaitement me connaître, quoique moi je ne me souviens pas de vous... Oui, c'est bien... Mais vous priez mieux encore de me renseigner... Voyons, où sont les miens ?... Où donc mon père ?... Où donc Mlle Davricourt ?...

La paysanne hochait la tête, tristement, sans répondre.

— Ah ! c'est trop fort ! s'écria Gérard exaspéré. Enfin, je vais frapper à la première porte venue : je trouverai bien quelqu'un pour me renseigner.

— Qui demandez-vous ? interrogea-t-elle.

— N'ayez pas peur, voisine, répondit Gérard. Qui te demandait ? Eh ! c'est bien simple : je demande mon père. Je demande ma tante. Je demande ma famille enfin : je je suis Gérard de la Trémère !...

— Comment personne ?... Où donc sont-ils tous ?

— Au chef-lieu.

— Au chef-lieu ?... pourquoi faire ?

— Pour voir la... pour entendre le... Mais la vieille se signa et n'échappa pas sa phrase.

— Ah ! tonnerre ! fit le sous-officier hors de lui, en la saisissant par un bras, voulez-vous parler ?

— Mon père, répondit-elle en branlant sa vieille tête aux joues ridées, je ne peux pas... je ne peux pas... c'est trop triste !... Et puis, je ne saurais pas ; c'est trop embrouillé !... Mais tu as une machine : si tu veux savoir, vas-y aussi, toi, au chef-lieu !

— Et une fois là, que fais-tu ?

— Tu demanderas le tribunal.

— Le tribunal !... Après ?

— Et tu entreras à la Cour d'assises... là où sont les robes rouges.

La Cour d'assises !... Il sembla au jeune homme qu'un pain de maison venait de s'écraser sur sa tête, et il sentit ses jambes se dérober sous lui... Un instant il demeura sans voix, sans regard...

Mais on a déjà vu quel homme de résolution et d'action était le sergent de Trémère. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, le fil adroit du comte se dit qu'un drame effroyable se jouait certainement, dans lequel un rôle était dévolu à quelqu'un des siens, qu'il en ignorait le premier mot, qu'il fallait à tout prix savoir et que le meilleur moyen pour cela était de suivre le conseil de la vieille.

— Merci, la mère ! cria-t-il.

Déjà il était en selle, pédalant.

Au moment où il allait sortir du village, il croisa un jeune homme qu'il ne vit pas ou plutôt qu'il ne reconnut point, mais dont la

rire sarcastique sonna cruellement à ses oreilles.

Trente kilomètres environ séparaient Marival du chef-lieu ; Gérard qui, d'ailleurs, connaissait parfaitement la route, les abattit avec frénésie en une heure.

En entrant dans la ville, il se fit indiquer le chemin du Palais de Justice, où il arriva enfin halestant, couvert de sueur et de poussière.

Un garde filait à l'entrée du vestibule.

— La Cour d'assises ? lui demanda Gérard d'un ton impérieux.

— Par là, sergent, répondit l'homme, montrant un couloir... Vous tournerez à droite, et c'est en face.

Gérard courait déjà.

A la porte du prétoire, un soldat était de faction ; il le recula la position et laissa entrer le sous-officier.

Au moment où celui-ci pénétrait dans la salle, on terminait les débats d'une cause.

Interrogatoire de l'accusé et des témoins, réquisitoire du ministère public, plaidoirie de l'avocat, délibération du jury et déclaration de son chef tout était achevé... Le président avait même déjà lu la première partie de l'arrêt, et il ne restait plus qu'à prononcer la condamnation — ou l'acquiescement.

Le comique dans l'horrible

Le même transport qui avait ramené en France le sergent la Trémère et Parigot avait aussi ramené Maurice Frayssac.

L'ensemble personnel de Gérard, n'étant retenu dans la capitale par aucune circonstance particulière, avait pu prendre le convoi du matin, et il était arrivé à Marival dans la soirée, à peu près à l'heure où le sous-officier quittait Paris.

Il n'avait trouvé chez lui que son père.

Quant au jeune Octave, bien qu'il eût été prévenu du retour de son frère, il n'avait pas cru devoir rester à la maison.

Le soldat l'avait au contraire pour lui tant d'affection que son cœur étroit et sec en pouvait contenir ; ou plutôt, il gardait une sorte de reconnaissance vicieuse à son aîné, parce que celui-ci l'avait de bonne heure associé à ses plaisirs, à ses débauches crapuleuses. Mais le jeune comédien n'écouait jamais que sa passion ou son intérêt, et le soir de l'arrivée de Maurice, il était, suivant une de ses expressions, en bordée.

Les deux frères ne se revirent donc que le lendemain, quand Octave rentra d'une sortie matinale.

Ce fut l'acteur qui alla rejoindre dans sa chambre le militaire encore au lit. Main tenant il avait hâte de le retrouver, de se rendre avec lui leurs terribles habitudes d'autrefois, et surtout de lui faire certaines confidences — car il est des secrets qui pèsent bien lourd, même aux consciences les plus complaisantes.

En entrant, Octave réveilla le dormeur par une exclamation formidable. Maurice se mit sur son séant en lâchant un épouvantable blasphème, le front barré d'un nuage de colère. Mais en reconnaissant le coupable, il ne put s'empêcher de sourire. Il lui tendit les bras, et les deux fils de M. Frayssac s'étreignirent.

Puis, tandis que le soldat s'éclairait et se frottait les yeux, le comédien déclama emphatiquement :

— Est-ce toi, cher Maurice ? O jour trois fois heureux !

— Tu me vois avec tes vers ? riposta

gracieusement le ober Maurice. Bonne nuitée pour qu'on m'apporte mon chocolat.

— Nature vile, tu penses donc toujours aux satisfactions matérielles... tu ne t'en es donc pas assez réglé de chocolat, au régal ?

Tout en débitant ces plaisanteries faelles, Octave avait exécuté le désir de son frère. Pendant que celui-ci déjeunait, il continuait de le taquiner.

— Maurice, dit-il, tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première, c'est que tu manges sans élégance. Au lieu de l'empiffrer glotonnement, comme tu le fais à cette heure, là, devrais-tu plutôt m'admirer.

— T'admire ? s'étonna Maurice entre deux bouchées, et pourquoi ?

— Pour des raisons multiples et variées. Je n'en citerai cependant que deux. La première,